

Lacan Quotidien



N° 830 – Mardi 9 avril 2019 – 16 h 50 [GMT + 2] – lacanquotidien.fr



Aux oubliettes !

LE MINISTRE BLANQUER FLINGUE MARX ET FREUD

L'initiation réduite à l'instruction ? par Aurélie Pfauwadel

LECTURES

L'amour et la liberté à Laffin par Catherine Bourhis

ANNONCES

Entre psychiatrie et neurosciences...

vers le congrès "L'inconscient et le cerveau, rien en commun"

LE MINISTRE BLANQUER FLINGUE MARX ET FREUD



L'initiation réduite à l'instruction ?

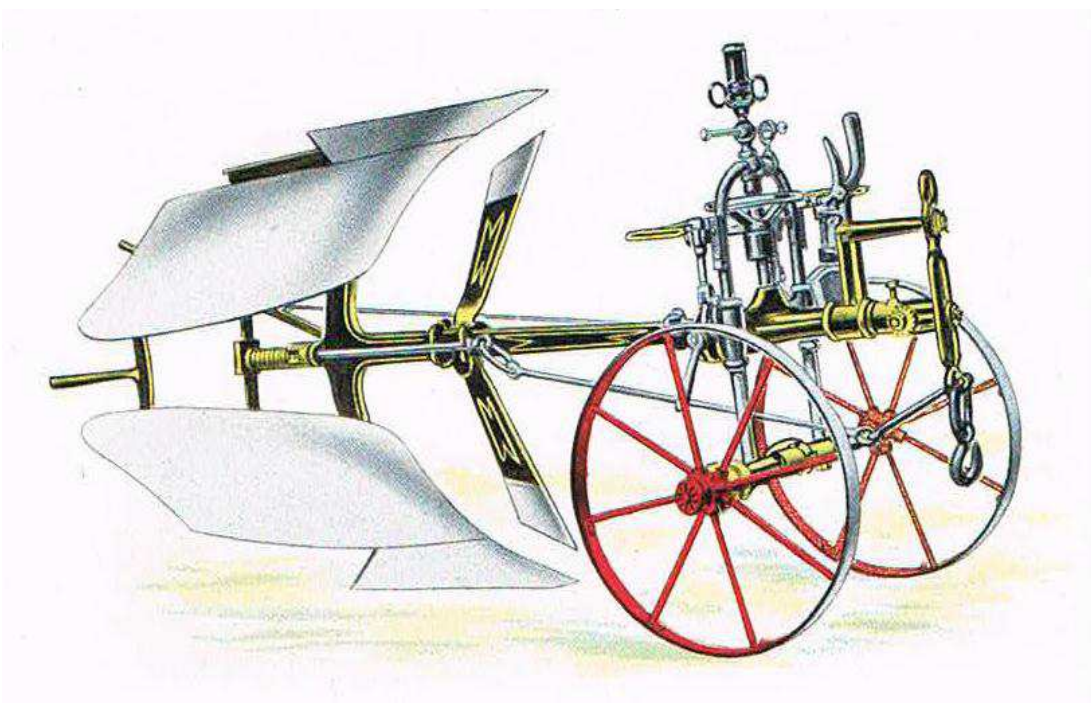
par Aurélie Pfauwadel

C'est moins frontal, plus subreptice, mais ne sous-estimons pas l'enjeu : c'est l'un des coups les plus violents administrés à la psychanalyse depuis l'amendement Accoyer. Supprimer la notion d'« inconscient » des programmes de philosophie de Terminale revient à éradiquer toute référence incontournable à la psychanalyse dans l'enseignement secondaire. C'est sa place même dans la culture et l'histoire des idées qui se voit ainsi déniée, c'est la portée de la « révolution copernicienne » freudienne, qui a modifié en profondeur au XX^e siècle le rapport de l'homme à lui-même, qui se trouve ainsi balayée d'un revers de main. Quels sont les dessous idéologiques de cette réforme annoncée ?

Les cours de philo constituaient jusqu'à présent l'occasion pour chaque classe d'âge de rencontrer la théorie freudienne, d'entendre parler de conflit psychique et de division subjective, de se familiariser avec l'idée que des pensées intimes peuvent être méconnues et pourtant agissantes, efficaces. C'était l'occasion pour la jeunesse française de s'intéresser à ses rêves, de découvrir qu'ils peuvent exprimer, sous une forme voilée, un désir refoulé, de se passionner pour leur déchiffrement et pour l'interprétation des formations de l'inconscient, lapsus, actes manqués, symptômes...

Les élèves tout à coup tendaient l'oreille, il était question de pulsions, de fantasmes inconscients, de sexualité et même de sexualité infantile – ce dont on n'entend plus beaucoup parler à l'heure actuelle, effet d'un puritanisme nouveau. Ces thématiques pouvaient être abordées, dans ce cadre pourtant scolaire, d'une manière ni mièvre ni normative. L'exposé des deux « topiques » freudiennes, conscient/préconscient/inconscient, moi/ça/surmoi, leur donnait un aperçu du champ de bataille que chacun est pour lui-même, particulièrement à cet âge d'éveil du printemps qui est le leur. Pour une fois, ça parlait d'eux ! Les corps étaient comme attrapés par le discours (1). Ces cours sur l'inconscient faisaient partie des plus vivants de l'année de Terminale – telle fut en tout cas mon expérience en tant qu'enseignante en lycée.

Les enseignants réclamaient de longue date cette réduction des notions à traiter durant l'année, leur nombre pléthorique rendant la tâche impossible. Il y aurait beaucoup à dire sur le jeu de suppression, d'une main, des concepts qui ne seront plus étudiés de façon autonome (*le sujet ; la conscience ; l'inconscient ; autrui ; le travail ; les échanges ; la démonstration ; l'interprétation ; la matière et l'esprit ; le devoir ; le bonheur*) et d'ajout, de l'autre, de nouvelles notions à part entière (*la responsabilité et l'idée de Dieu en sus de la religion qui a été maintenue*) (2). Le caractère rétrograde de cette réforme est perceptible au premier coup d'œil. Avançons simplement quelques remarques.



Ce n'est pas seulement l'inconscient, mais le concept de « sujet » lui-même qui se trouve évacué. De la notion de « conscience » et du *cogito*, il ne sera plus question non plus ! Or ce qui pivotait autour de ce concept du sujet, pris dans toute sa polysémie, était aussi bien l'idée du *sujet-maître*, qui peut se reconnaître dans sa libre activité, que celle de la conscience *assujettie* à des structures et déterminismes qui la dépassent. Comment les élèves pourront-ils dès lors appréhender l'*aliénation* comme *étrangeté* de l'homme à lui-même, ou *dépossession de soi* appelant une réappropriation selon le paradigme marxiste ?

Comment ne pas s'interroger aussi sur la disparition du « travail » des objets d'étude, au profit du thème « Technique et technologie », autrement dit d'un abord purement opératoire de l'activité humaine comme produit du progrès de la science, dont on gomme toute dimension économique ou politique ? On masque, du même coup, son contenu idéologique.

On coupe ainsi l'accès direct des jeunes gens aux outils conceptuels qui leur permettraient de s'appréhender eux-mêmes comme subjectivités et de se forger une conscience critique du monde auquel ils appartiennent. Quelle ironie, quel cynisme de souffler ces deux maîtres mots de notre civilisation : le « travail » et le « bonheur », autour desquels tournent les injonctions et angoisses du quotidien, et le flot de discours et d'images que les médias déversent sans interruption !

Alors que la France pouvait s'enorgueillir d'une véritable initiation à la philosophie comme exercice de la pensée et développement de la réflexion personnelle, les prétendus gardiens du temple de la discipline sont en voie de la rabattre sur une instruction scolastique et mortifiante de l'histoire de la philosophie.

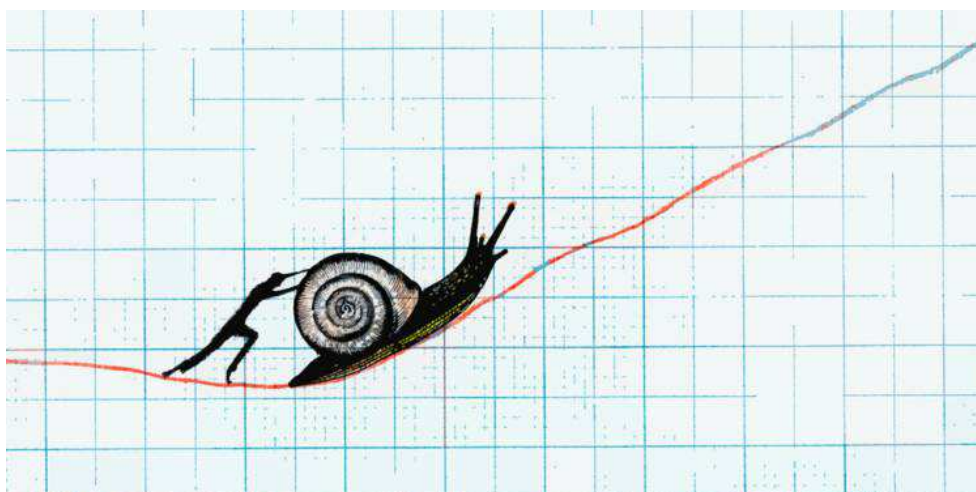
Marx et Freud jetés dans les mêmes oubliettes ! Si Lacan n'était pas tendre avec le freudo-marxisme, il faisait de Marx l'inventeur de la notion de *symptôme* au sens psychanalytique, qui n'a rien à voir avec le symptôme au sens médical et organique. Lacan situait le *symptôme* analytique à la place où l'a situé Marx (3) : ce qui ne tourne pas rond dans l'ordre du discours du maître, effet retour ou insurrection d'un réel. Là où cette perspective du symptôme – individuel ou collectif – se trouve niée, nous assistons à la monstrueuse collusion du discours universitaire, de l'évidence désormais indiscutable de la science et du capitalisme, avec un supplément d'âme religieux.

Que les psychanalystes se mettent en travers, comme le symptôme !

1 : Cf. Lacan J., *Le Séminaire*, livre XIX, ...ou pire, Paris, Seuil, 2011, p. 221.

2 : À lire : le « Compte rendu de la réunion au Conseil supérieur des programmes à propos des programmes de philosophie des filières générales et technologiques », à retrouver [ici](#), et l'excellent article de König D., « Ci-gît la philosophie », *Mediapart*, 27 mars 2019, à retrouver [là](#).

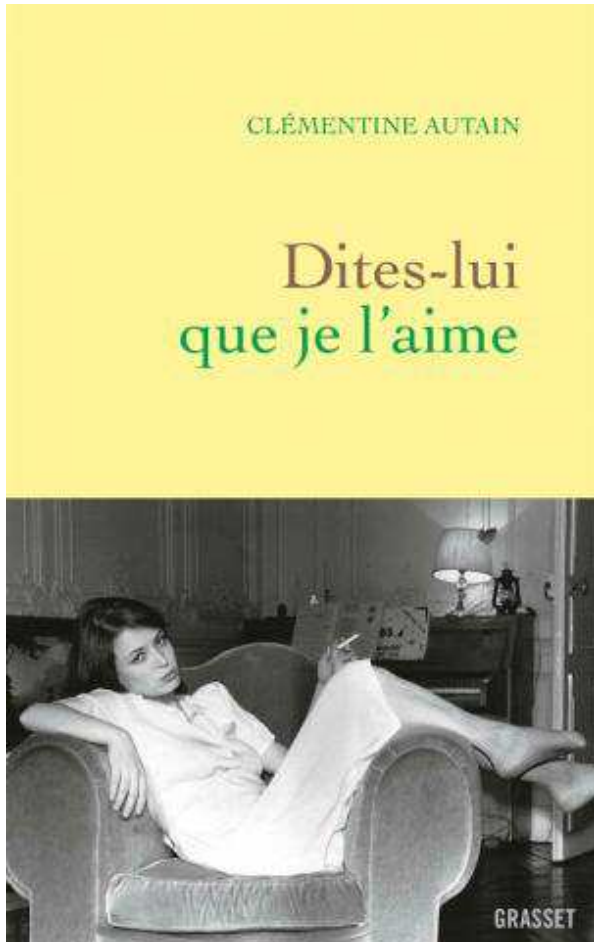
3 : Cf. Lacan J., « Conférences et entretiens dans des universités nord-américaines », conférence à Yale University, 25 novembre 1975, *Scilicet*, n° 6/7, Paris, Seuil, 1976.



LECTURES

L'amour et la liberté à Laffin

par Catherine Bourhis



« On pourra la voir ta maman quand elle ne sera plus morte ? » Entendant cette question apparemment incongrue posée par sa fille, Clémentine Autain saisit une vérité qui la concerne : elle avait fait le choix de faire mourir sa mère en elle, pour vivre. Vivre étant, on le comprend, une manière élégante d'échapper à la survie.

Dans son livre *Dites-lui que je l'aime* (1), elle accepte de reparler de son enfance auprès de sa mère, l'actrice Dominique Laffin, qu'elle a vu sombrer. La « non-vie », Clémentine Autain la décrit précisément : « Je ne pleurais pas, je ne mouftais pas, j'étais concentrée sur mon objectif : te transporter jusqu'à ton lit ».

Rigoler quand même

En voulant interpréter des personnages au cinéma, Dominique Laffin avait trouvé comment attraper un peu de joie de vivre. Fille d'une mère dentiste, économe de son argent comme de ses mots, et d'un père militant de l'OAS, député d'extrême-droite, Dominique Laffin était dans l'impossibilité de penser l'avenir, de tenir ses engagements, de payer ses impôts... Elle a suivi le mouvement de Libération des femmes de son époque et s'est déclarée libre. Elle était drôle et insolente. Au plus profond de son mal-être, elle donnait le change et souriait.

Elle a appris à sa fille à faire l'actrice, comme ce jour où Clémentine joua un rôle à la banque alors que les comptes de sa mère étaient dans le rouge : « C'était un peu sinistre comme situation mais on rigolait quand même », se souvient-elle.

Comment protéger les actrices de la perspicacité des cinéastes ? Dominique Laffin, celle qui avait choisi de rigoler quand même, reste pour beaucoup d'entre nous *La Femme qui pleure*, son merveilleux rôle dans le film de Jacques Doillon. Le cinéma, sa solution, l'a ramenée à sa détresse. Place aux médicaments et à l'alcool.

Clémentine Autain décrit le moment où leur lien s'est rompu. À 7 ou 8 ans, elle se découvre seule et trahie dans l'appartement que sa mère a quitté après lui avoir assuré qu'elle pouvait dormir, qu'elle était à côté. Pour se consoler, elle rêve d'une famille idéale, la famille *Ricoré*. Elle ne s'en tiendra finalement pas à jouer ce rôle, en tant qu'il voile ce qui là s'est joué pour elle.

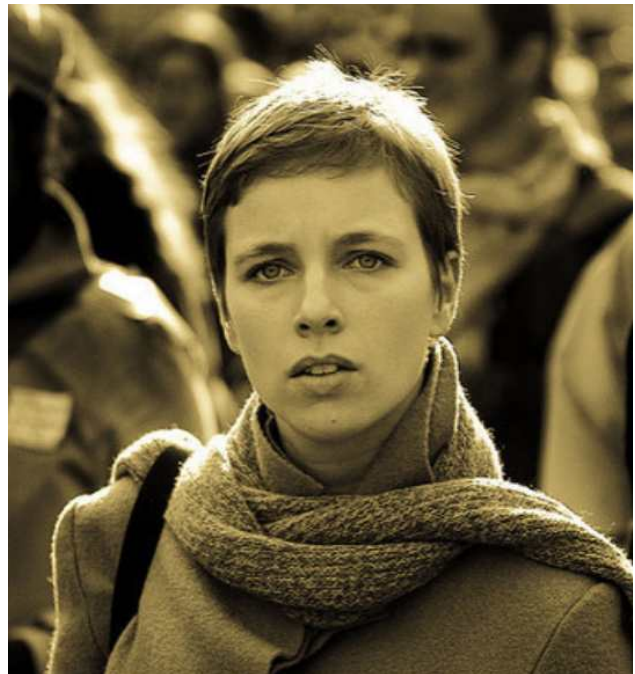
Elle revient plutôt sur ce qui fut son scénario personnel, sa *fixion* (2). Elle écrit sa part : « Tout a fonctionné comme si j'avais eu un besoin impérieux de t'anéantir pour pouvoir m'en sortir et tracer mon chemin loin de la déprime et l'alcool ».

Clémentine Autain puise une éthique dans une certaine liberté. Celle qui passe par la reconnaissance de sa solitude d'être parlant, ce que l'abandon ne recouvre plus. Auteure de nombreux ouvrages sur l'émancipation des femmes, elle sait qu'il ne suffit pas de braver les normes pour être libre.

Avec élégance, elle témoigne à la fin : mon goût de la liberté, c'est ma mère qui me l'a donné. Oui, désormais, c'est *son* goût de liberté, celui qu'elle reconnaît comme sien, qu'elle peut énoncer.

1 : Autain C., *Dites-lui que je l'aime*, Grasset, Paris, 2019.

2 : Cf. Lacan J., « L'étourdit » (1973), *Autres écrits*, Paris, Le Seuil, 2001, p. 483.



ANNONCES

Entre psychiatrie et neurosciences, quel avenir pour le diagnostic ?

*L'homme-cerveau
paraît d'autant plus facile d'accès qu'on ne l'écoute plus,
mais à quel prix ?*

La psychiatrie, aujourd'hui et demain.
Quelle place pour la psychanalyse ?

Série de 4 conversations organisée par L'Envers de Paris et l'ACF Île-de-France

Mercredi 17 avril 2019 à 20h
(accueil à partir de 19 h 30)

4^{ème} conversation


**“Entre psychiatrie
et neurosciences,
quel avenir pour
le diagnostic ?”**

Soirée préparatoire au congrès PIPOL 9
« L'inconscient et le cerveau,
rien en commun »

Invités

Patrick LANDMAN
Psychiatre, psychanalyste membre
d'Espace Analytique

Éric LAURENT
Psychanalyste membre de l'ECF



92 bis, Boulevard du Montparnasse, 75014 PARIS
Métro : Montparnasse / Vavin
Contact : enversdeparis@gmail.com
Participation : 10 euros - Étudiant : 5 euros - Inscription sur place

Mercredi 17 avril à 20h

Inscriptions sur place - 92 bis bd du Montparnasse, Paris 6^e

Lacan Quotidien, « La parrhesia en acte », est une production de Navarin éditeur

1, avenue de l'Observatoire, Paris 6^e – Siège : 1, rue Huysmans, Paris 6^e – navarinediteur@gmail.com

Directrice, éditrice responsable : Eve Miller-Rose (eve.navarin@gmail.com).

Rédactrice en chef : Virginie Leblanc avec Pénélope Fay (virginie.leblanc@gmail.com ,
faypenelope@gmail.com).

Éditorialistes : Christiane Alberti, Pierre-Gilles Guéguen, Anaëlle Lebovits-Quenehen.

Maquettiste : Luc Garcia.

Relectures : Sylvie Goumet, Michèle Rivoire, Pascale Simonet, Anne Weinstein.

Électronicien : Nicolas Rose.

Secrétariat : Nathalie Marchaison.

Secrétaire générale : Carole Dewambrechies-La Sagna.

Comité exécutif : Jacques-Alain Miller, président ; Virginie Leblanc ; Eve Miller-Rose.

pour accéder au site LacanQuotidien.fr [CLIQUEZ ICI](#)